imprégnation



réinterprétation

L'exposition **Jeux de mirages, Douëra** est l'occasion d'investir un lieu dans toute sa singularité. Avec sa tour-minaret posée en bord de Meurthe, l'ancienne propriété de la famille Cournault conserve en effet de nombreuses traces de la passion orientaliste de Charles, son fondateur. La façade bariolée de la villa, ses corniches découpées, le parc lui-même – qui fut jadis planté d'arbres aux essences exotiques – invitent au souvenir d'une époque fascinée par le mirage d'un Orient romantique et idéalisé.

De fait, Charles Cournault, alors jeune peintre et élève de Delacroix, a fait le « voyage d'Orient ». De ses séjours en Algérie, il a rapporté quantité de dessins et aquarelles, relevés précis d'un art décoratif florissant, ou encore paysages, scènes et portraits pris sur le vif qui témoignent de la beauté et du caractère de ce pays conquis, bien qu'encore méconnu en France au début du XIXe siècle. C'est cet art de vivre, cette sagesse venue d'Orient que Charles Cournault a voulu retransposer dans sa villa : les alcôves arabisantes, les décors en entrelacs, les préceptes philosophiques tracés sur les boiseries ou ce plafond orné d'œufs d'autruche y racontent encore aujourd'hui la curiosité et l'érudition du maître des lieux.

Cet « esprit de la Douëra » a servi de point de départ à l'élaboration du projet, qui n'est cependant ni un hommage historique ni un inventaire. Il est au contraire un *prétexte* pour revisiter cet orientalisme à l'européenne, si caractéristique d'une culture fière de son hégémonie et progressivement remise en question par les aléas de l'histoire moderne.

L'exposition se présente donc comme un *exercice de style*, elle est un parcours fait d'images et de mirages, de clins d'œil et de détournements, de mises en scène et de jeux de miroirs ; une traversée des mots, en quelque sorte, un voyage entre deux pôles, entre deux Orients...

le parc

Le parc de la Douëra est aujourd'hui aménagé en jardin public. Par un jeu de translation visuelle, **Isabelle Pierron** réintègre ce décor extérieur dans la sphère privée en présentant de grandes toiles tendues sur les murs la salle de réception : brossées à la manière des fonds de scène, elles recréent une vision panoramique du parc qui s'étend tout autour de la villa.

La succession de ces « bribes de paysage », agencées par bandes verticales, ne manque pas de rappeler certains ensembles décoratifs – on pense en particulier aux compositions « japonisantes » des Nabis – très en vogue dans les intérieurs bourgeois de la fin du XIXe siècle.

La Douëra retrouve ainsi, de façon éphémère, un peu du charme érudit et esthète qui marqua les grandes heures de la famille Cournault.

Ci-contre :
Vue du balcon de l'atelier (nord-ouest), gouache sur bois, 35 x 24 cm, 2010.

Le Minaret, gouache sur bois, 80 x 40 cm, 2011.

Vue du balcon de l'atelier (ouest), gouache sur bois, 35 x 24 cm, 2010.

En bas :
Le Parc, acryliques sur toile, 275 x 110 cm, 275 x 70 cm et 275 x 145 cm, 2011.







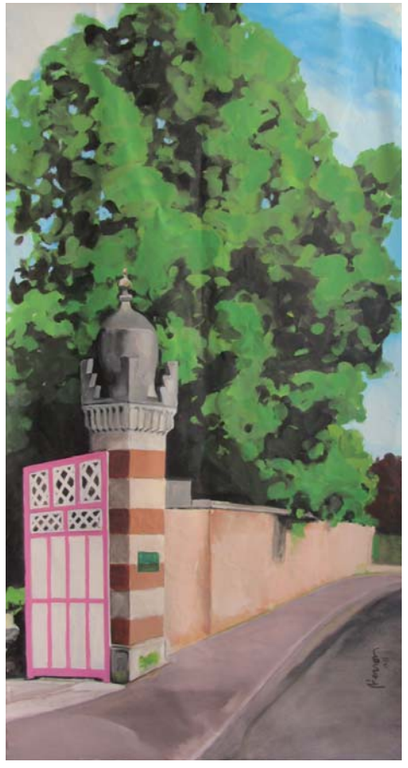












le salon de familles

Quelques photographies montrent l'intérieur de la Douëra à l'époque de Charles Cournault[1]. Sur certaines d'entre elles, l'artiste apparaît en djellaba, ou coiffé d'une chéchia, tandis que ses enfants Henry, Abel et Édith prennent la pose, vêtus de costumes orientaux. La passion contagieuse de ce père pour l'art et la culture du monde arabe se lit également sur les murs de la villa, couverts de toiles, estampes, céramiques, sabres et autres objets insolites. L'atelier lui-même tient du capharnaüm dont l'atmosphère feutrée sert de refuge au vieux sage méditatif.



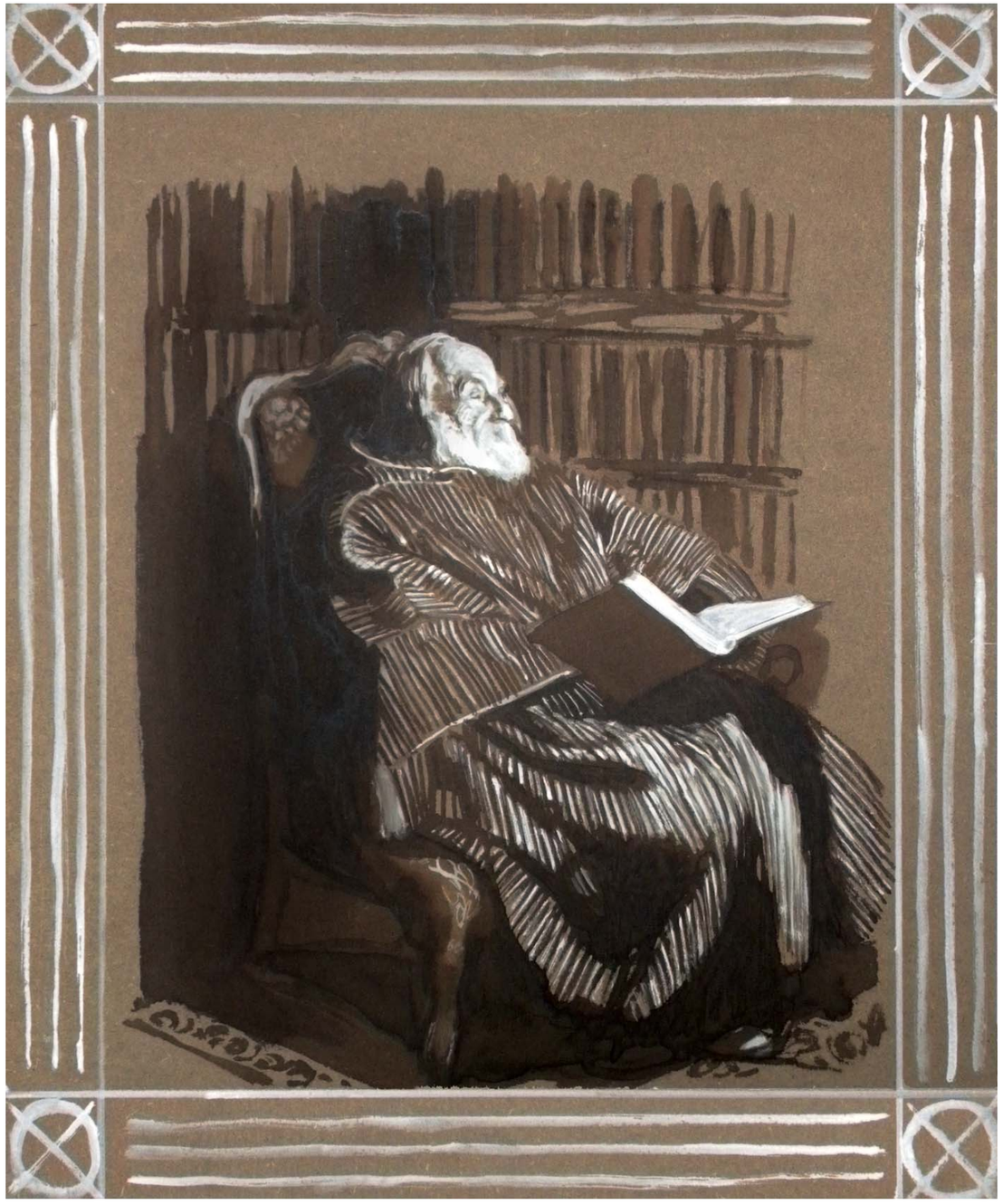
En mêlant des portraits de la famille Cournault à des photos et peintures représentant sa propre fille déguisée en danseuse berbère ou en odalisque, Isabelle adresse un clin d'œil complice aux anciens propriétaires de la Douëra. Parallèlement, le petit salon oriental est transformé en cabinet de curiosités, sorte de bric-à-brac précieux et inaccessible où seraient entreposés des souvenirs imaginaires du peintre.

et de curiosités éphémères

1. Voir Emmanuel Hecre, *Les Orients de Charles Cournault*, Ville de Malzéville / Serge Domini éditeur, 2004.

En bas :
Sardanapale (les enfants Cournault), gouache sur bois, 60 x 50 cm, 2010.

Page suivante : *Charles Cournault dans sa bibliothèque*, brou de noix et gouache sur bois, 60 x 50 cm, 2010.



désirs d'orient



Initié par la campagne d'Égypte de Bonaparte, l'attrait des artistes européens pour l'Orient coïncide avec l'avènement du romantisme. Peintres et écrivains s'emparent d'un univers flamboyant et débridé tel que le décrivent *Les Mille et Une Nuits* pour en faire un nouvel Éden, un nouveau terrain de jeu créatif. C'est ainsi que, tout au long du XIXe siècle, les œuvres orientalistes véhiculeront, avec ou sans vergogne, l'image d'une culture vue à travers le prisme de l'étrange, de l'inquiétant et de l'exotisme. Cour de sultans dans des palais de rêve, caravanes traversant le désert, guerriers enturbannés et farouches voisinent avec des scènes de harem où des pages efféminés éventent quelques courtisanes alanguies dans les vapeurs du hachisch… Hollywood avant l'heure.

Pour se jouer des clichés colportés ainsi de toiles en toiles pendant deux siècles, Isabelle emprunte aux maîtres la faconde imaginative et, avec son aisance habituelle, crée des images pieds-de-nez qui sont autant de signes d'un attachement viscéral à la peinture qu'un constat lucide de son aspect profondément illusoire.

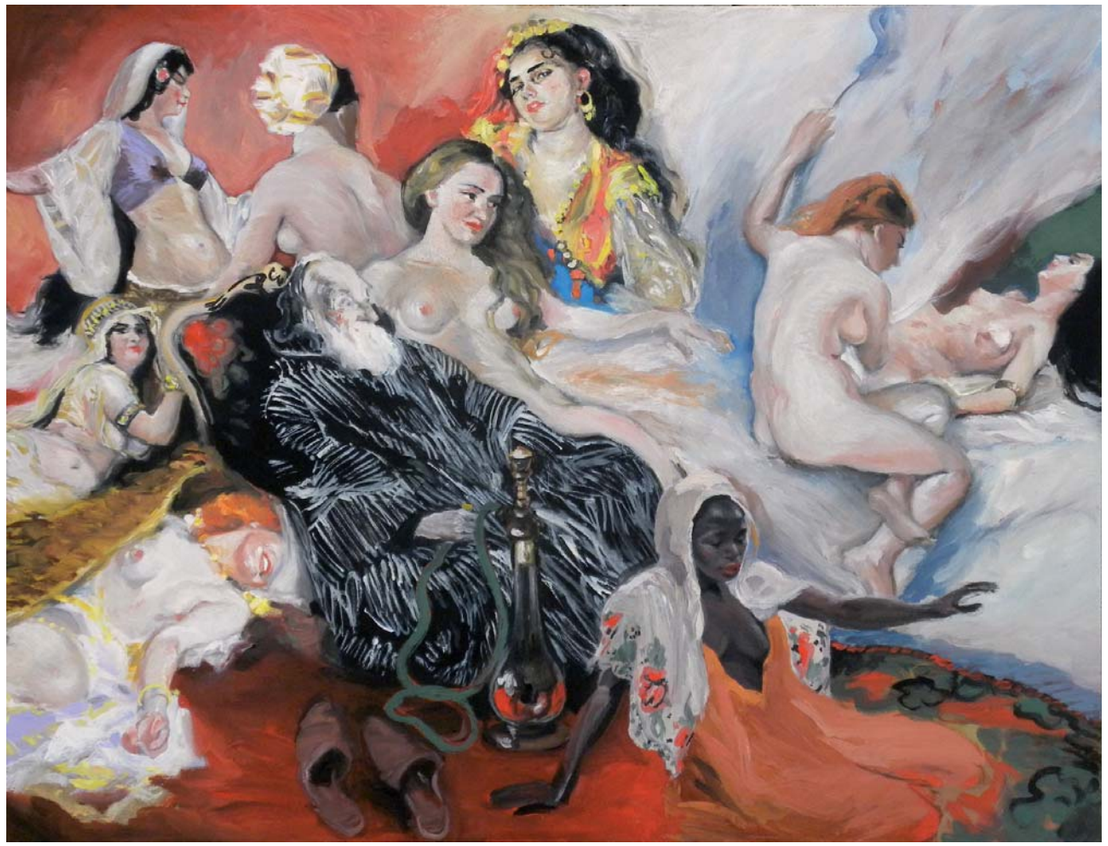
délires d'orient

Page suivante :
Les Tentations de Charles, gouache sur bois, 60 x 80 cm, 2011.

Chez Eugène, gouache sur bois, 60 x 90 cm, 2010.

Le Banc, gouache sur bois, 53 x 73 cm, 2011.

Ci-dessous :
Achile Zo, *Le Rêve du croyant*, huile sur toile, v. 1870, musée Bonnat, Bayonne.











« pendant que je travaille, je laisse mon corps à la porte, comme les musulmans enlèvent leurs chaussures avant d'entrer dans la mosquée »

pablo picasso

Dans un même esprit de distanciation décalée, Isabelle investit l'ancien atelier de Charles Cournault, où sont encore visibles de nombreux éléments de décor mauresque. Sous les pendeloques du grand lustre est installé un « tapis » de babouches en terre cuite, alors que, plus loin, un panneau de 100 carrelages peints et émaillés présente une sorte de *melting pot* d'anonymes maghrébins et d'icônes de la culture populaire orientale.

Cette mise en situation permet d'opérer un glissement du cadre intime de la vie musulmane vers son aspect le plus vulgarisé. Le recours à la céramique, objet d'artisanat typique des pays arabes, est une façon de souligner le malentendu culturel que représente à lui seul le tourisme de masse.

tourisme de céramique

L'atelier de Charles Cournault à La Douëra : vue d'époque et en 2011 (mise en situation de babouches en céramique au centre de la pièce).

Page suivante :
Tapis de babouches en céramique émaillée, taille 36, 2011.

Pages 14-15 :
Carreaux de céramique gravés et peints sous émail, 11 x 11 cm et 20 x 20 cm.



début 2011 : le printemps arabe provoque un déferlement d'images qui bouleversent notre vision de l'orient





Le regard porté par l'Occident sur le monde arabe a donc longtemps reposé sur une ambiguïté faite d'un mélange de condescendance intéressée et de réelle curiosité humaniste.

Le choc du 11 septembre, qui aurait pu présager une remise en question des valeurs occidentales, n'a fait qu'attiser la méfiance entre les deux pôles. Dix ans plus tard, c'est le Maghreb qui impose une nouvelle donne en révélant au monde l'image d'une révolution choisie, émancipée de la tutelle européenne.

Pourtant, le renouvellement de la représentation passe ici par un curieux phénomène de va-et-vient. C'est au tour de l'Arabe de s'emparer de l'imagerie occidentale : la rue, à Tunis ou au Caire, monte sur la barricade de *La Liberté* jadis peinte par Delacroix ; les insurgés, brandissant pavés et banderoles, retrouvent la gestuelle des étudiants de Mai 68… À l'inverse, profitant de cette manne visuelle, les photographes de presse se sont chargés de mettre en scène le pathos puis la liesse, tout comme les peintres orientalistes choisissaient leurs modèles parmi les plus typés, les plus pittoresques. Cette revalorisation par l'image aura-t-elle un impact sur la vieille Europe si elle veut s'affranchir de la mauvaise conscience du colonialisme ?

Isabelle a suivi les événements au jour le jour et, à l'instar des jeunes grapheurs et blogueurs maghrébins, a relevé ces moments d'émotion collective en de nombreux dessins et peintures. À la Douëra, plus qu'ailleurs, ces œuvres trouvent un écho particulier qui résonne comme la célébration d'une entente retrouvée entre le passé et le présent, entre l'Orient et l'Occident.

En haut :
Dessins sur feuilles de calque d'après des documents d'actualité, 2011.

Pages 18-19 :
Pages de carnet, crayons de couleurs et gouache sur papier, 15 x 21 cm, 2011.

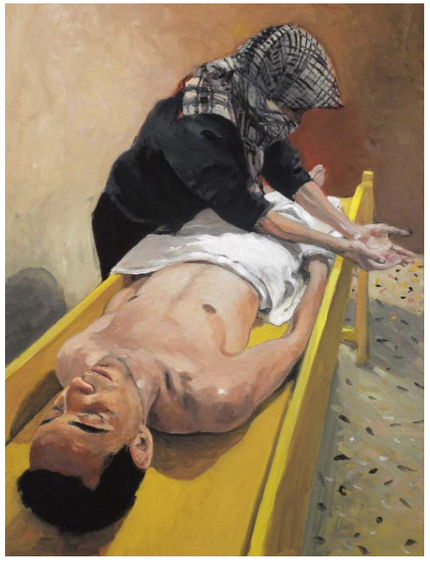
École des beaux-arts, années 80. Je me souviens des silences méditatifs qui tenaient lieu de commentaires lorsque nos profs abordaient les travaux de peinture de La Pierron. Ni *conceptuel*s ni *support-surface*, ni même assez sauvages pour être étiquetés *figuration libre*, ils ne collaient pas à l'époque. Était-ce un malentendu, un mal-en-t'as-vu ? En tout cas, un je-ne-sais-quoi d'atypique, avec déjà ce besoin enjoué de contourner l'air du temps. « Tes mots sont aveugles à mes oreilles » était la réponse que nous adressions au jargon du système en place.

Tandis que je me lançais sur la voie sans issue du cinéma Super 8, fièrement marginale dans son aspect « fabriqué sur la table de la salle à manger », Isabelle devenait artiste peintre. Elle réalisait de grande toiles à l'huile ou à la gouache, comme des compositions plus intimes, esquissées sur des lés de papier peint. Inspirés de photographies, ces tableaux avaient le charme d'une nostalgie intemporelle et, depuis toujours, cette capacité de jouer sur le terrain de la grande peinture. Car la patte était là. Vive, sensible, audacieuse dans cette conquête de l'espace qu'est le dessin. J'admirais et j'enviais cette facilité à rendre dans l'instant ce que mes yeux et les pinceaux ne parvenaient jamais, malgré l'opiniâtreté, à transcrire correctement sur le papier.
Chez La Pierron, la main anticipe le cerveau. Elle trouve ce que son intuition lui évite de chercher. Je sais qu'elle lèvera les yeux au ciel en lisant ces mots… car d'un autre côté je l'ai vue bien souvent pester, rugir, déchirer de colère un croquis mal fait, reprendre, effacer, diluer puis repasser la peinture jusqu'à ce qu'émerge la juste adéquation entre l'idée et la forme finale. Cette dure durée du métier.

Et l'étonnement et le plaisir sont toujours là, devant cette mystérieuse alchimie qui consiste à transformer un simple petit tas de pigments en un monde parallèle, où le rayon furtif d'une lumière jaune de Naples vient caresser les ballots de foin d'un champs du Toulois, où le troussement d'un muscle aux reflets rose de chrome et de cobalt racontent une fois encore ce frémissement d'humanité que la longue lignée des peintres se transmet depuis que le premier d'entre eux a soufflé des particules de couleur entre ses doigts, laissant sur la paroi l'empreinte de sa main ouverte…

Mais, alors qu'aujourd'hui la photographie et les pixels assouvissent notre addiction à l'image, que faire de cette





2. *Air France Magazine*, août 2009.

Page précédente :
Tunisie, gouache sur bois, 60 x 80 cm, 2011.
Tunisie, gouache sur bois, 80 x 60 cm, 2011.

En haut :
Libye, gouache sur bois, 80 x 60 cm, 2011.

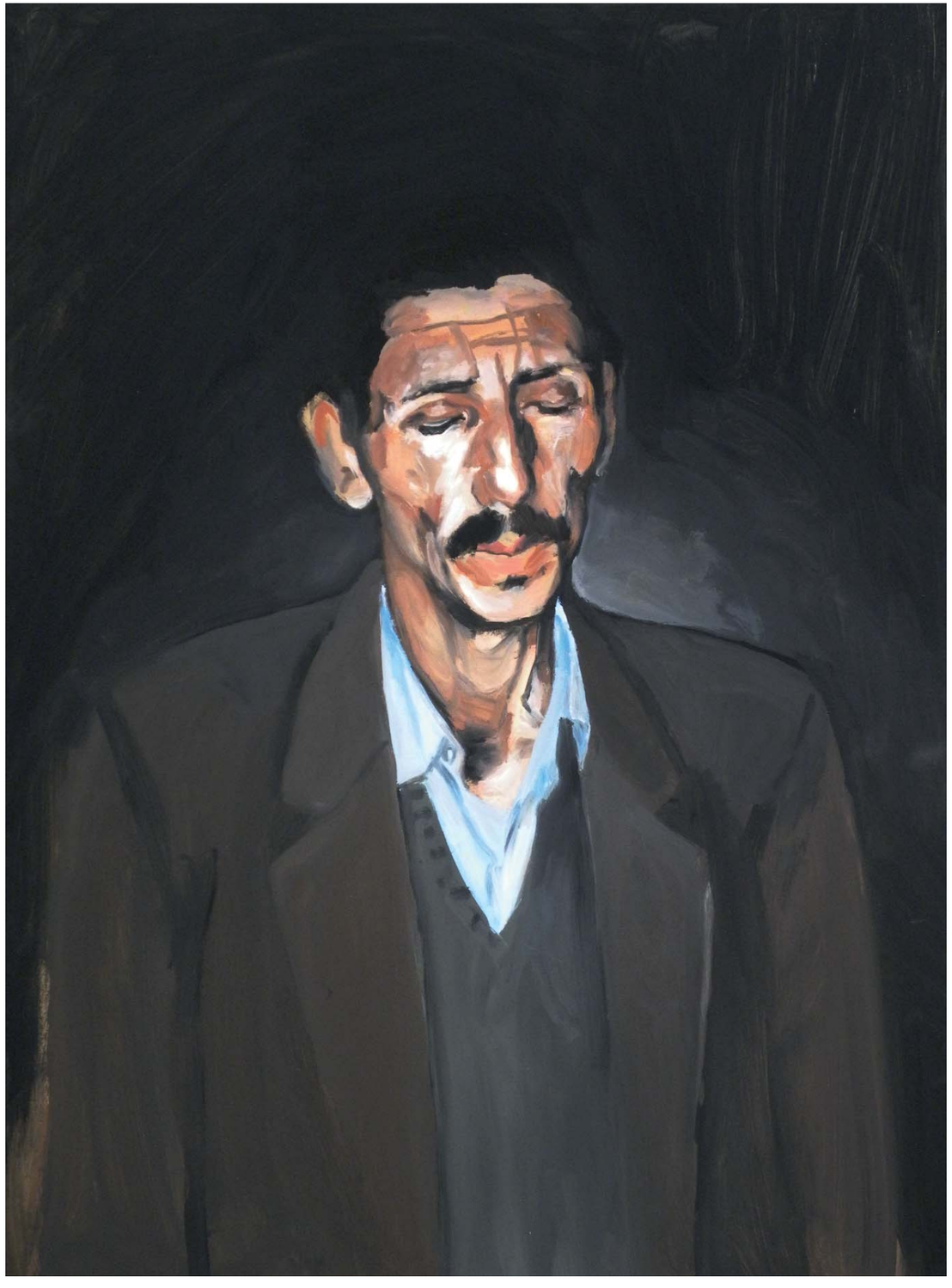
Pages 24-25 :
Tunisie, gouache sur bois, 80 x 60 cm, 2011.
Tunisie, gouache sur bois, 80 x 60 cm, 2011.



tradition qui, sous le pinceau de La Pierron, donne aux gisants des morgues de Tunis ou de Benghazi la profondeur émouvante des *Christ mort* peints par Mantegna ou Holbein, qui transforme en piétas modernes les corps blessés de la place Tahrir ?

La réponse tient peut-être dans cette réflexion de Miquel Barceló[2] : « Quand vous regardez des portraits au Louvre de Charles VII ou de Philippe IV, jamais vous ne pensez que ces gens-là sont morts. Alors que, quand vous regardez des photos vieilles de seulement cinquante ans, vous savez que les personnes n'existent plus. La peinture de figures est de l'ordre du magique, elle abolit la disparition et fait croire à l'éternité. »

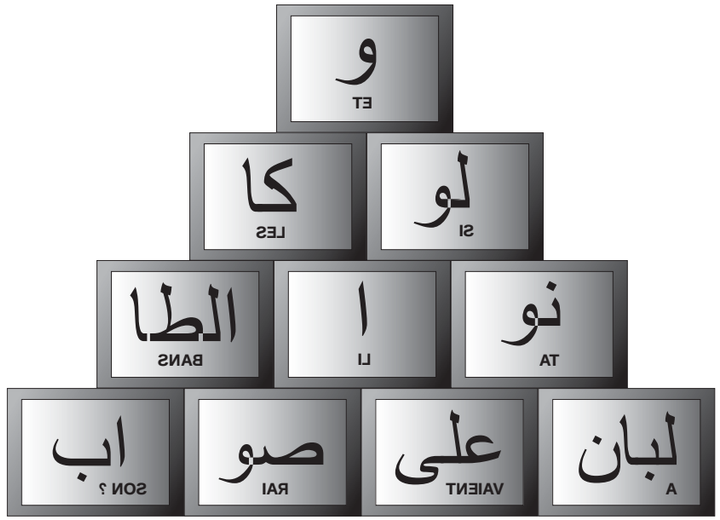
Voilà. Au nez et à la barbe des nouvelles formes de poésie nées de la performance technologique, la peinture continue d'occuper le champs esthétique. Elle résiste à mains nues, face à une époque transformée en machine à calculer, pour rappeler sans fin le mystère de la fragile grandeur de l'humanité.





Pages suivante :
Et si les iconoclastes avaient raison ?
10 miroirs gravés, 13 x 18 cm, 2011.

Ci-dessous :
Étienne Cournault, *Le Monde imaginaire*, verre églomisé, musée des beaux-arts de Nancy.



miroirs sans visages



Étienne Cournault, petit-fils de Charles, était un peintre décorateur réputé pour ses créations sur verre et sur miroir. L'idée de présenter à la Douëra des travaux reprenant cette technique est venue naturellement. Le miroir étant par essence vecteur d'image, comment ne pas s'intéresser, dans ce lieu si fortement marqué par la culture islamique, au fameux *interdit de la représentation* ? Le Coran proscrit l'adoration des idoles, « abominations », « souillures » et « œuvres du Démon » (sourate 5, 90), ce qui aura pour effet de donner aux arts décoratifs, motifs géométriques, calligraphie, une place prépondérante dans la création artistique. L'Occident chrétien, dans sa rivalité avec le paganisme, aurait pu suivre la même voie, mais parvint à éluder la question grâce au concept de l'image *révélée* (du voile de Véronique) : le don fait aux hommes de la figure divine attribue à l'image un caractère sacré. L'art de la figuration va ainsi se développer en Europe avec le génie que l'on sait, jusqu'à faire de la sacralisation initiale, d'ordre spirituel, une sacralisation aujourd'hui boursouflée par l'intérêt commercial...

reflets sans images

Le XXIe siècle s'ouvre sur l'effondrement des tours jumelles, Babel du consumérisme occidental. Le choc phénoménal de cette *disparition vue* en direct par le monde entier se répercute dans les arts plastiques qui, pendant toute la décennie, verront apparaître comme jamais des œuvres engagées dans un processus de dénigrement et d'autodestruction. Malaise dans la civilisation de l'image. De Biennale en Biennale, au fil des expositions, j'ai vu surgir portraits désagrégés, faciès évaporées, visages cachés, figures enchevêtrées, saturées, évanouies... comme autant de témoignages d'une société qui se délite.

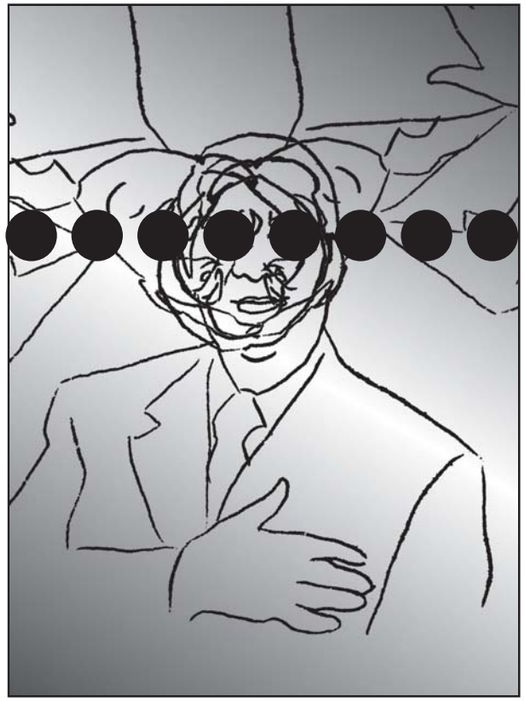
Y a-t-il une vie après l'images ?

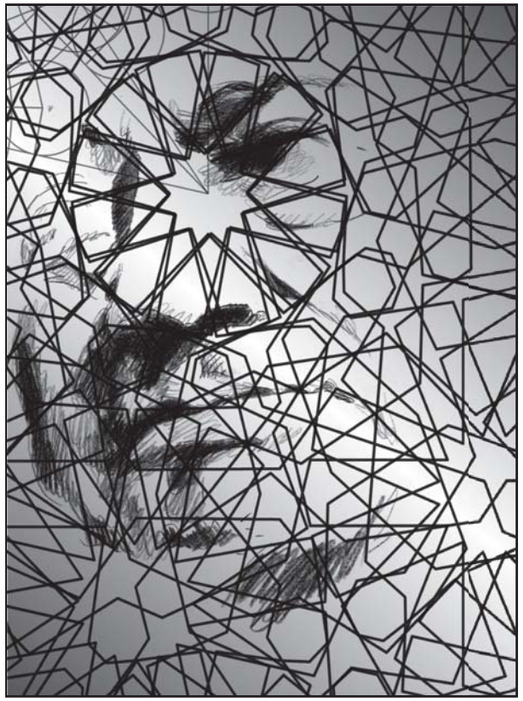
Les miroirs présentés à la Douëra jouent sur l'ambivalence de la présence / absence de l'image. Ils réfléchissent et ils absorbent. Tout en laissant deviner des silhouettes reprises de dessins montrés dans l'exposition, ils renvoient une image contrariée par la superposition de motifs géométriques, à la manière des *moucharabieh*.
Images voilées... qui seraient une sorte de *no man's land*, un point d'intersection entre le monde de la figuration à l'occidentale et l'esprit tout intériorisé de l'Orient.

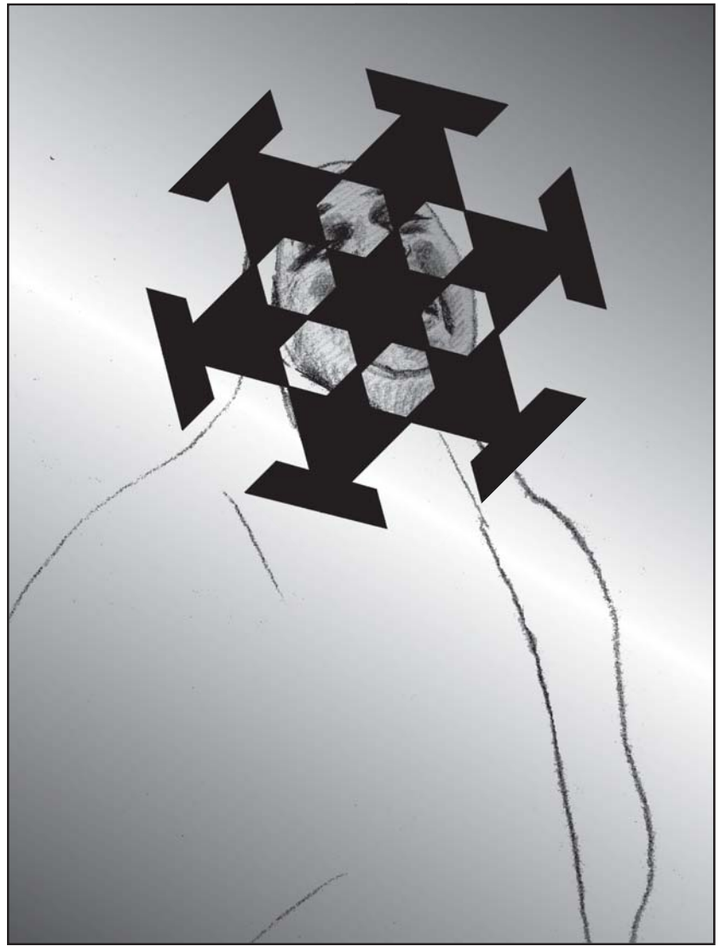
~~*Tunisie*~~, miroir gravé, dd x dd cm, 2011.

~~*Libye*~~, miroir gravé , dd x dd cm, 2011.

~~*Égypte*~~, miroir gravé, dd x dd cm, 2011.







isabelle pierron

Naissance à Nancy
où elle vit et travaille.
Diplômée des Beaux-Arts de Nancy
en 1984.

1987-2000 : Peintre décorateur pour l'opéra de Nancy et différentes scènes nancéennes (La Manufacture, La Roëlle, Théâtre de Cristal).

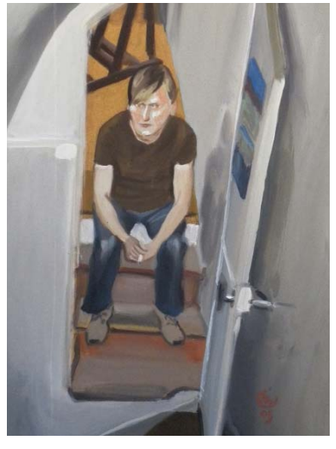
Depuis 1989 : Produit des illustrations et des œuvres graphiques, notamment pour les éditions Le Festin, à Bordeaux.

2001-2011 : Collabore avec l'atelier de céramique d'art de Michel Joly, à Nancy (gravure et peinture sur faïence et sous émail, modelage).

2009 : Artiste invitée aux « Ateliers ouverts » de Belleville, Paris.

Expositions : à Nancy, Épinal, Avignon... (« Mai de la Cure d'Air », Gondreville Art Groupe, à la Maison des Dîmes, « Les yeux de la terre », « L'art en tête », « La vache » ; aux Ateliers ouverts de Nancy ; à l'IUFM de Maxéville «Sylvain et Sylvette, archéologie des souvenirs d'enfance », « Musée sentimental »).

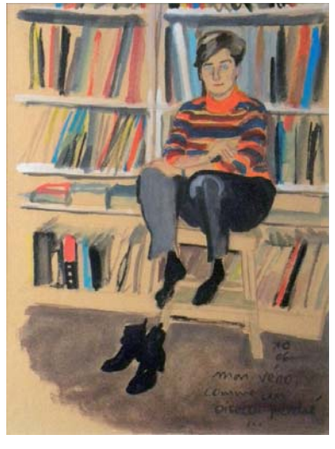
En empruntant au naturalisme et aux expressions propres du métier de décorateur, où il s'agit en général de traduction, de suggestion, d'illusion, elle aspire à montrer du paysage, comme du portrait, le corps le plus élémentaire. Travail en cours sur les parcs et jardins.
Peint à la gouache ou à l'acrylique sur bois, toile, papier ou carton...





véronique schiltz

Naissance à Nancy,
vit et travaille à Bordeaux.
Études aux Beaux-Arts de Nancy
et d'Avignon (diplôme 1984).



1982-1985 : membre actif de la galerie Saluces Art contemporain d'Avignon.

1985-1987 : expositions collectives à Marseille, Avignon (installations multimédias).

1983-1986 : présentation de films en Super 8 lors de festivals (Le Mans, Aix-en-Provence, Marseille, Barcelone, Tétouan, Berlin).

Depuis 1989 : graphiste et directrice artistique d'une agence de communication puis de la revue et maison d'édition Le Festin (patrimoine, beaux-arts et création contemporaine).
Conception graphique et mise en page de livres d'art, périodiques ou catalogues.
Participation à la mise en scène d'expositions, décors, panneaux, affiches (Archives municipales et Base sous-marine de Bordeaux...)
Depuis 1996 : publication de nouvelles et d'articles pour les revues *La Longue Vue* et *Le Festin*.

Travail sur informatique : jeux typographiques, collages, assemblages de techniques diverses (photographie, peinture, modelage...).

